



Les Bégé, veneurs en Sologne



Bouton de l'Equipage
de Jules Bégé



Le comte Jules Bégé (dessin de Karl Reille)

Entre la deuxième moitié du XIX^e siècle et la première moitié du XX^e, la vènerie solognote a été marquée par la famille Bégé, volontiers excentrique, dont il est amusant de rappeler le souvenir.

Ils n'étaient pas solognots de souche, mais originaires de Picardie puis de Normandie. Dignitaires du régime de Louis-Philippe, les Bégé jouissaient d'une belle fortune augmentée encore par un héritage de leur tante Sophie Paturle, veuve d'un pair de France.

Le premier veneur de la famille est le comte romain Jules Bégé (1830-1906), conseiller d'Etat, qui avait avantageusement vendu ses terrains sis à l'emplacement de l'avenue du Bois (aujourd'hui avenue Foch).

Il acheta la ferme de Boulogne près de Chambord, puis, pour lui et ses enfants, les quatre domaines de La Borde, sur la commune de Cour-Cheverny, qu'il garda pour lui ; Villeneuve, sur la commune de Vernou, qui reviendra à Edgard ; Herbault sur la commune de Bracieux, donné à

Raymond, et La Lande pour Maurice. Les trois derniers domaines se jouxtaient, formant un ruban qui, suivant une courbe allant de Bracieux à Vernou via Neuvy et l'Hôtellerie, s'étirait sur une longueur d'une douzaine de kilomètres.

C'est au contact du comte d'Osmond qu'il avait commencé sa carrière de veneur en Nivernais. Dans ses *Hommes des bois*, ce



La comtesse Bégé, née Berthe Adeline



La Mothe-Chandeniers en 1839 (dessin d'Antoine Arnault-Poirier)

grand chasseur le décrit « *d'une taille hors pair et d'un calme extravagant* », ajoutant avec emphase : « *Dieu, en créant ce fidèle de mon équipage, n'a certes pas épargné l'étoffe* ». Une vocation donc, confirmée par son mariage en 1860 avec Berthe Adeline (1842-1909), fille d'Amand Adeline (1813-1898), un beau-père avec qui il n'avait guère que dix-sept ans d'écart, ce qui autorisait entre eux une certaine complicité.

Amand Adeline, délaissant le château paternel des Bosserons en lisière de la forêt de Sénart, avait monté son équipage sur les terres poitevines de sa belle-famille à La Mothe-Chandeniers en 1845 sous Louis-Philippe. Il découplait en forêt de Chinon avec l'Equipe Puységur, ainsi qu'en Poitou dans la voie du cerf et du chevreuil : 30 bâtards saintongeais et poitevins.

Mais avec le mariage, en 1857, de sa belle-sœur Marie Ardoin avec le baron Lejeune, écuyer de Napoléon III, à qui était destiné ce domaine, Amand Adeline se déplaça vers le pays de Cour-Cheverny en Sologne, où il chassa dans la voie du sanglier, sans doute par égard pour les Vibraye qui y chassaient le cerf. Il finit par y acheter en 1862, au baron de Saint-Geniès, les domaines contigus de Sérigny et de La Louétière. Cette année-là, ayant suivi son beau-père dans ses aventures cynégétiques, Jules Bégé devint à son tour un veneur solognot et monta son propre équipage, sis à La Borde.

Jules Bégé avait originellement un vautreait, dont le bouton noir était orné d'une lettre « B » en argent, auquel se mêlait le « A » des Adeline. Dès sa création en 1862, sa devise était « Sologne ».

En 1869, il vendit son vautreait à M. Jacques Olry, Maître d'Equipe de Souvilly, pour reprendre la meute de son beau-père, qu'il mit dans la voie du chevreuil, et qu'il augmenta en 1870 avec la meute de l'équipage blésois des Bridelières. La guerre de 1870, qu'il fit à l'état-major du général Ducrot avec qui il participa à la bataille de Champigny, ne fut qu'une courte pause dans l'exercice de sa passion, puisqu'il ne démonta qu'en 1875. C'était un excellent cavalier : dans la vieille ville de Blois, il s'amusait à faire rouler une barrique à partir du haut d'une rue, et, l'ayant attendue tout en bas de la pente, il la sautait à cheval...

Les enfants de Jules s'adonnèrent eux aussi au laisser-courre. Tous étaient boutons de Cheverny, dont ils furent de fidèles soutiens. Leur tempérament extrême ne les faisait pas passer inaperçus.

Le comte Maurice Bégé (1875-1915), lui aussi conseiller d'Etat, qui avait épousé Jeanne Hainguerlot (de la famille des maîtres de l'Equipe de Villandry), fit à la chasse une chute dont la conséquence fut peu banale : s'étant relevé, il constata que le fer d'un sabot de son cheval lui avait à moitié coupé son oreille, qui pendait misérablement. Voyant le sang couler abondamment, son frère aîné Raymond descendit de sa monture en criant : « *T'en fais pas, mon vieux, je vais t'arranger ça !* » Il sortit sa dague et proposa de « l'opérer » en coupant ce qui restait ! Le comte



Amand Adeline avait été rejoint par son gendre Jules Bégé

LES BÉGÉ, VENEURS EN SOLOGNE
Suite...



Raoul Adeline avait un pied bot...

Yvan de Beaucorps-Créquy l'arrêta à temps, le suppliant de renoncer à son projet « *au nom de Madame Bégé !* »... Un chirurgien put recoller le pavillon de Maurice, si utile à la chasse, mais auquel il manqua tout de même la moitié supérieure (lire Vénérerie 3^e trimestre 1987).

Ce Raymond Bégé (1867-1922), propriétaire d'Herbault, était d'ailleurs un homme de forte corpulence ; il avait hérité de son père pour sa taille : 2m02 ; mais le plus grand était encore son autre frère Edgard Bégé qui, lui, mesurait 2m08. L'un et l'autre étaient réputés pour leur force herculéenne : un jour qu'un importun les avait insultés du haut de sa charrette, ils parvinrent à eux deux à la soulever, et à la renverser sur lui...

Edgard Bégé (1875-1938) aura été le plus fameux veneur parmi les enfants de Jules. A la mort de son père, en 1906, il monta le Vautrait de Villeneuve, dont la tenue était originellement gris foncé et col noir. Mais son oncle Raoul Adeline (1847-1903), quoique passionné lui aussi et suivant les chasses en voiture, avait été affligé d'un pied bot qui lui avait interdit de monter et l'avait dissuadé de continuer l'équipage de son père. Chez ses fils, l'aîné René Adeline se contentait de suivre, le benjamin Georges était enfant, et le cadet Pierre (1885-1973), de dix ans plus jeune que son cousin germain Edgard, ne chassait pas encore pour son propre compte à Jalnay en Poitou.



Bouton du
Vautrait de Villeneuve

C'est ainsi qu'Edgard se sentit autorisé à reprendre la tenue de son grand-père Amand Adeline : feuille morte, parements et gilet lie-de-vin, culotte chamois foncé, ceinturon en cuir fauve. Son bouton était noir (mais pas toujours), portant la lettre « B » traversée d'un sanglier courant. A Jalnay à partir de 1910, Pierre Adeline portera le deuil de sa tenue familiale en la noircissant mais en conservant le gilet et les parements lie-de-vin : tenue perpétuée de nos jours par ses descendants au Rallye Alésia.



Raymond Bégé sonne le bat-l'eau sur le grand étang d'Herbault en tenue de Cheverny (peinture de Salaberry)



Edgard Bégé

Le livre de Karl Reille édité en 1914 : *La vénerie française contemporaine*, publie une fanfare de ce vautrait qu'il croit être *La Bégé* mais qui est en réalité *Les Adieux de Villeneuve*, composée en 1907 par le docteur Durand de la Cossonnière.

Ce que l'on appelle aujourd'hui « *La Bégé* » est celle intitulée à l'époque « *La Rallye Villeneuve* ».

Le territoire de chasse d'Edgard Bégé était immense, ce qui se comprend pour un vautrait, il couvrait environ 50 000 ha : forêts de Russy, Boulogne, Bruadan, parc de Chambord, bois de Cheverny, et les terres voisines. Le vautrait découpait 50 Anglais et 30 bâtards servis par lui et deux valets, Jobert et Aubry. Il prenait entre 30 et 40 sangliers par saison.

Mobilisé dans la Grande Guerre, Edgard Bégé vendit presque toute sa meute. Contrairement à la plupart des combattants, entraînés dans des combats cruels de matériels servis par des combattants anonymes, lui-même passa toute la guerre à cheval ! En 1915, il épousa Charlotte Jacob (1880-1949), qui se passionnait tant pour la chasse qu'après la victoire, Edgard remonta son vautrait en 1919. C'est en Bretagne que le couple alla chercher des chiens de plusieurs sortes, mélangeant les briquets et les fox-hounds. Mais pendant quatre ans, ils chassèrent surtout à tir.

Sous l'effet de la Grande Guerre à la fin de laquelle le franc avait perdu 75% de sa valeur, les fortunes de ces veneurs rentiers se défaisaient peu à peu. Jusqu'en 1914, Edgard

Bégé avait supporté tous les frais de son vautrait, entretenant avec soin son domaine giboyeux. C'était l'époque où l'on envoyait son carton d'invitation, où l'on s'occupait de ses invités jusqu'à les fournir au besoin en chevaux et tenues, où l'on entretenait soi-même la meute, et les lecteurs de *La grande meute* de Paul Vialar comprendront ce que cela signifie. Désormais, les rentes s'étant effondrées, Edgard Bégé chercha un associé, qu'il trouva en la personne de M. François Darblay, bouton de Champchevrier et maître de son propre vautrait en Touraine.

A partir de 1924, ils découpèrent jusqu'en 1928. Edgard Bégé et sa femme ne portaient plus alors leur tenue, mais celle de leur associé : vert bouteille, parements et gilet en velours vert émeraude. Ils prirent ensemble 106 sangliers, mais en 1928 les animaux vinrent à manquer et M. Darblay retourna en Touraine.

Au printemps 1928, Edgard Bégé s'associa avec Jean de Kermaingant, reprit sa tenue Adeline, mais en changeant le bouton de son vautrait : une tête de sanglier dans un ceinturon sur lequel était marqué « Vautrait de Villeneuve ».

Dès 1930, Jean de Kermaingant prit son indépendance en fondant le Vautrait de Rhuys, appelé à devenir l'Equipe Kermaingant en Normandie.



Le nouveau bouton de Villeneuve en 1928

Le couple avait pu supporter leur train de vie, mais la crise de 1929 leur porta un coup sévère, en particulier à la fortune de sa femme ; et en 1930, à 55 ans, Edgard céda son vautrait, avec chiens et territoires, à Célian Goury du Roslan. Après sa mort survenue en 1938, il fallut vendre son domaine de Villeneuve, ainsi que sa villa mauresque de Biarritz. La Borde et Herbault ont suivi le même sort après la Seconde Guerre mondiale. Au total, seul ou avec des associés, en vingt saisons, Edgard Bégé avait pris 685 animaux.

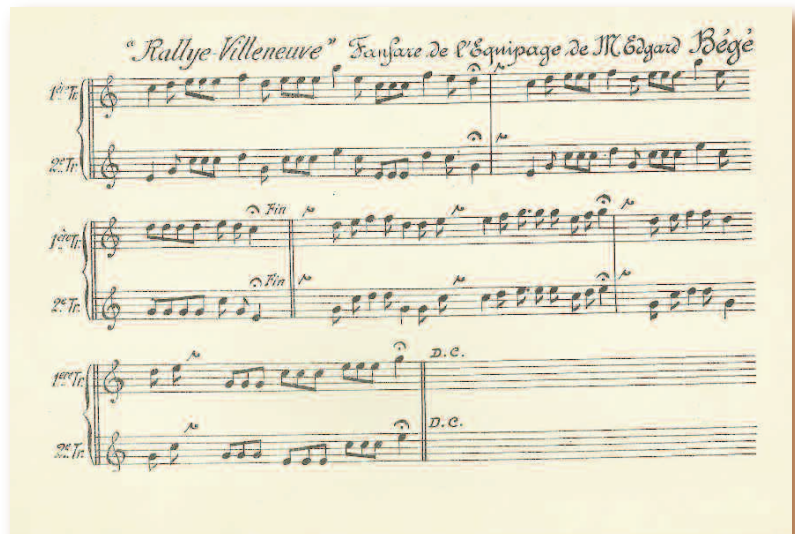
...

LES BÉGÉ, VENEURS EN SOLOGNE
Suite...

...



Les Adieux de Villeneuve que Karl Reille avait pris pour la fanfare Bégé en 1914



La Bégé, originellement appelé la Rallye Villeneuve

De nombreuses familles de veneurs ont chassé avec les Bégé, soit comme boutons, soit comme invités : outre celles que nous avons déjà citées, ajoutons les Sauveboeuf,

Toulgoët, Brimont, Lemaigen, Dubonnet, de Lorge, La Chapelle, Chabot, La Roche-Aymon, Cornu-Langy, d'Assy, Beaucorps, La Bassetière, Bournonville, Chassaigne, Colas des Francs, Durfort, Fougères, Chabignac, Gardner-Beard, Lestranger, Lecoq-Valon, Nicolas, Courcel, La Selle, Marcheville, Montlivault, Fleury, Champchevrier, La Motte-Saint-Pierre, etc. On retrouve des descendants Bégé en ligne féminine dans les bonnes maisons du pays, notamment chez les Margueritte, boutons de Cheverny demeurés à La Lande, mais leur nom menacerait d'être oublié par les générations nouvelles, si nous ne faisons pas ici œuvre de mémoire.



Edgard Bégé et Jean de Kermaingant

*Yves-Marie Adeline
avec la participation d'Hervé Tremblot de La Croix*